

## **Claude-Joseph MOIZIN (1782-1849)**

**ancien Interne des Hôpitaux de Paris**

**(1<sup>re</sup> Promotion - 1802)**

**Président du Conseil de Santé des Armées**

**par le Médecin-Général (C. R.) René IZAC \***

Notre Société entendit, le 24 février 1974, une fort intéressante communication de notre collègue le Dr Finot, sur les circonstances de la création de l'Internat des Hôpitaux de Paris et sur le premier concours qui eut lieu en septembre 1802. Parmi les vingt-quatre internes nommés, figurait Moizin, Claude-Joseph.

Ce nom ne m'était pas inconnu. Il est celui d'un médecin militaire que j'avais souvent rencontré au cours de mes recherches sur Gama, sur les projets de réorganisation du Corps de Santé sous Louis-Philippe, et sur les troubles du Val-de-Grâce en 1848. Il s'agit bien du même personnage, et je suis heureux de pouvoir présenter aujourd'hui cette biographie, répondant ainsi, peut-être, aux vœux du Dr Finot et du Professeur Sournia, qui avaient appelé l'attention sur l'intérêt des études généalogiques et sociologiques du Corps médical français aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Claude-Joseph Moizin naquit le 21 octobre 1782, à Bagé-le-Chatel, petite localité bressane, aujourd'hui dans le département de l'Ain, à une dizaine de kilomètres à l'est de la Saône, à la hauteur de Mâcon. Il était le fils de Claude-Charles Moizin, maître en chirurgie, et de dame Henriette Gacon. Ses parrain et marraine furent Claude-Joseph Merle, avocat en Parlement, et dame Françoise Gacon, ses oncle et tante maternels. Il appartenait donc à une famille socialement bien campée et certainement dans l'aisance. Son père était d'ailleurs le médecin particulier du seigneur de Bagé, le marquis de Feuillans.

---

(\*) Communication présenté à la séance du 27 septembre 1975 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.



Fig. 1. — Médecin Inspecteur Moizin (1782-1849).

Le jeune Moizin fit ses études classiques au collège des Joséphistes de Bourg. Ensuite il partit pour Paris et s'y inscrit à l'Ecole de Médecine. Sa première inscription est du premier semestre 1801. Il habitait 184, rue de la Parcheminerie. Parmi ses condisciples, on relève des noms qui devaient devenir illustres, soit par eux-mêmes, soit par leur descendance. C'est ainsi que furent ses camarades et peut-être ses amis, Marjolin, Roux, qui devaient tous deux être professeurs de clinique, Magendie, et surtout les deux grands Bretons, les deux frères ennemis, Laennec et Broussais, lequel, du haut de ses vingt-huit ans et de son passé de corsaire, devait regarder avec beaucoup de condescendance les étudiants qui l'entouraient et qui avaient pour la plupart dix ans de moins que lui. Dans la même promotion, se trouvaient Achille-Cléophas Flaubert, le « grand-père » de Madame Bovary, Benjamin Clemenceau, le futur père du « Tigre », les deux frères Berlioz, qui devaient être le père et l'oncle du grand musicien, Royer-Collard, le neveu de l'homme politique, et enfin un certain Patrice de Mac-Mahon « né en Irlande », dont la parenté avec le Maréchal mériterait d'être précisée.

Une remarque en passant. Alors que la signature de Moizin sur le registre d'inscription du premier semestre d'études ne présente aucun signe particulier, celle qu'il apposa sur le registre du deuxième semestre est accompagnée d'un symbole maçonnique.

Avant même de subir le premier examen, Moizin se présenta au concours de l'Internat qui venait d'être créé. Le Dr. Finot nous a appris qu'il avait été nommé le huitième, sur une liste de vingt-quatre noms. A noter que le premier, Alin, et le quatrième, Lagneau, tous deux de Chalons-sur-Saone, étaient presque ses compatriotes.

Dans son recueil de biographies de médecins militaires, Boudin ne craint pas d'avancer : « Nommé Interne à l'Hôtel-Dieu, Moizin fut attaché au service de Bichat, dont il suivit la visite jusqu'à la mort du grand homme ». En réalité, il n'en fut rien, car Bichat était mort le 22 juin 1802, c'est-à-dire depuis trois mois quand Moizin fut nommé Interne, en septembre. Mais peut-être l'erreur de Boudin provient-elle de ce que, dès son arrivée à Paris, Moizin s'était tout naturellement dirigé vers le service de Bichat, en vertu de ce tropisme éternel qui attire vers les illustres maîtres de la capitale ceux des jeunes étudiants nouvellement débarqués et issus de la même province qu'eux. Bichat, lui aussi, était bressan, puisque né à Toirette en Bresse, aujourd'hui dans le département du Jura, lui aussi avait un père médecin et peut-être celui-ci et le père de Moizin se connaissaient-ils ?

Reçu Docteur en Médecine le 8 août 1803, Moizin entra au service le 4 octobre 1804, comme chirurgien de 3<sup>e</sup> classe à l'Armée des Côtes de l'Océan. Promu chirurgien aide-major la même année, il fut affecté au 61<sup>e</sup> régiment d'Infanterie, ex-régiment de Vermandois, avec lequel il servit au camp de Bruges, où il eut à combattre une très forte épidémie de « fièvre des polders ».

Le chef du Service de Santé de l'Armée des Côtes était alors le doyen du Corps, cette belle figure à laquelle les historiens du Service de Santé ne manquent jamais d'accoler l'épithète de « vénérable ». Il s'agissait



de Costes, l'ami de Voltaire, le protégé de Choiseul, l'ancien médecin-chef du corps expéditionnaire français en Amérique, le maire de Versailles des années difficiles 1790-1791. Et lui aussi, né à Villes, au Pays de Gex, aujourd'hui arrondissement de Nantua, était bressan. Lui aussi avait un père médecin. Il ne tarda pas à remarquer Moizin, il l'enleva à son régiment et malgré son jeune âge, il lui confia le service médical des hôpitaux de Bruges d'abord, ensuite d'Ostende et enfin de Dunkerque. Moizin s'y distingua comme hygiéniste et comme ardent défenseur des intérêts des soldats malades, « même contre les Généraux » dit Félix Jacquot dans un article paru dans la Gazette médicale de Paris du 3 mars 1849, à l'occasion du départ en retraite de Moizin.

Après le camp de Boulogne, Moizin fit la campagne de 1805 et, après Austerlitz, où il était, il fut chargé du service en chef de l'hôpital de Brünn, alors plein de blessés de toutes nationalités et ravagé par le typhus. Il fut un des rares médecins qui eurent la chance d'échapper à la maladie.

En 1806, Moizin quitta le service des hôpitaux et c'est avec son ancien régiment qu'il fit la campagne de Prusse : Iéna, Pultusk, Nazulick, Galomir, Ostrolenko.

En 1807, à Eylau, il soigna sous le feu de l'ennemi les blessés français et russes dans le village pris, perdu, et repris, de Serpallen. Ayant appris qu'un chef de Bataillon de son régiment était resté sur le terrain, après avoir été blessé lors de l'attaque de nuit menée par Ney, Moizin s'élança à sa recherche. « Emporté par son zèle, dit un témoin, cité par Boudin, il traversa toutes les lignes de sentinelles russes et ne s'aperçut de son erreur qu'en tombant sur un poste ennemi. Après avoir échappé au feu des Russes, il tomba sous celui des sentinelles françaises qui le prirent pour un émigré au service de l'ennemi. Le chef de poste ne voulait rien croire aux explications de Moizin qui courrait grand danger d'être fusillé, lorsqu'il obtint d'être conduit auprès du Maréchal Davoust qui le reconnut et qui lui demanda ses soins pour une blessure reçue pendant la bataille ».

Promu médecin ordinaire le 13 mars 1807, et chargé des fonctions de médecin-chef des hôpitaux de Gilgenbourg, d'Osterode et de Wrolowich, il contracta le typhus et, à peine convalescent il fut affecté à Varsovie dans l'un des vingt-deux hôpitaux où étaient soignés typhiques et scorbutiques.

Désigné pour l'Espagne le 8 décembre 1808, il fut retenu à Bayonne, pour y traiter les prisonniers espagnols, retrouvant ainsi son vieil ennemi, le typhus. A la fin de cette mission temporaire, il entra en Espagne où le typhus avait pris une telle ampleur que le médecin en chef, Gorsy, laissait au tirage au sort le soin de désigner les médecins traitants. Moizin dirigea les hôpitaux d'Astora de Zamora, de Salamanque et de Valladolid.

Promu médecin principal le 1<sup>er</sup> novembre 1810, il servit aux hôpitaux de Léon, de Ciudad Rodrigo, de Médina del Campo et il fut blessé à la bataille de Vittoria.

A la dissolution de l'Armée du Portugal, il rentra en France et fut nommé membre de Comité de Visite où il siégea du 8 juillet 1813 au 22 juin 1814.

# OBSERVATIONS

ET

# RÉFLEXIONS

Sur les effets du coup de pistolet, tiré  
dans la bouche ;

PRÉSENTÉES A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS,

*Q<sup>o</sup>*  
Le thermidor, an 11,

PAR C. J. MOIZIN,

*Élève de cette École.*

---

Secundam naturam sapè vitam debemus.

---

A PARIS,

De l'imprimerie de FAIN Jeanne, et C<sup>o</sup>., Maison de la Mai-  
rie du deuxième Arrondissement, Place du Panthéon.

---

AN XI.

Fig. 2. — Page de titre de la thèse de Moizin.

La première Restauration l'envoya à l'hôpital d'Huningue.

Au retour de l'île d'Elbe, il se rallia à l'Empereur qui le nomma médecin en chef du 8<sup>e</sup> Corps d'Armée avec lequel il fût à Waterloo.

A la deuxième Restauration, il fût envoyé à Bayonne, dans une disgrâce qui ne fût pas de longue durée.

En effet, le 17 avril 1816, parut le règlement qui organisait le fonctionnement des Hôpitaux militaires d'Instruction que Louis XVIII avait rétabli dès le 30 décembre 1814. Les Professeurs en furent nommés sans concours, sur le vu des services antérieurement rendus, et c'est ainsi que Moizin fût affecté à l'hôpital militaire d'Instruction de Metz, commençant une brillante carrière professorale qui devait durer vingt-trois ans.

D'abord « adjoint aux professeurs » il fût nommé « deuxième professeur » le 31 janvier 1825, enfin « premier professeur » le 13 octobre 1831. Il enseigna d'abord l'hygiène, la thérapeutique et la matière médicale, ensuite la pathologie interne et la clinique médicale. « Son enseignement, écrit Félix Jacquot, était sans fla-fla, sans coup de tam-tam, il retenait l'attention par un discours substantiel, nourri, serré, pratique, élégant, riche de fines observations, de savoir et de raison. Une érudition remarquable, la connaissance des langues étrangères et une diction élégante et facile donnaient à ses leçons un puissant intérêt. Une heure de conversation avec lui valait la lecture d'un chapitre de traité ».

« Comme clinicien, écrit Boudin, il nous surprenait par la rapidité et la justesse de son coup d'œil, par la solidité de son jugement et de son diagnostic et, comme praticien, la constance de ses succès dénotait le médecin supérieur ».

A une époque où la pratique civile n'était pas interdite aux médecins militaires, Moizin devint très vite le médecin le plus répandu de Metz. « Ses talents, nous dit Boudin, la grâce de sa personne, la distinction de ses manières lui valurent un clientèle brillante et une haute position sociale. Jamais cependant il n'abandonna le malade pauvre et sa générosité assurait l'accomplissement de ses prescriptions ».

Aussi fut-il unanimement regretté, lorsqu'après avoir été promu Médecin Inspecteur, il quitta la Lorraine, le 7 janvier 1839, pour aller remplacer Broussais au Conseil de Santé. Avant de quitter Metz, il avait été nommé membre correspondant de l'Académie de Médecine.

Après avoir échappé à tous les dangers de la guerre, Moizin faillit être tué par un de ses malades. Le 14 août 1827, un capitaine d'Infanterie, M. de R... dans un accès dit « de folie furieuse » lui brisa sur la tête un énorme pôt à tisane. Renversé par le coup, Moizin resta plusieurs jours dans un état qualifié de « comateux » et se ressentit longtemps de cet attentat.

Au Conseil de Santé, qu'il présida du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre 1847, il donna la mesure de ses qualités d'organisateur et d'administrateur. Il développa les inspections techniques et c'est lui qui, en 1841, fit la première inspection médicale de l'Armée d'Afrique.

Comme organisateur, il défendait les opinions les plus avancées pour son époque. Dans sa pensée, le corps médical de l'Armée devait être organisé sur le modèle du corps du Génie, de manière à présenter, groupés autour des médecins, les officiers d'administration et les soldats infirmiers. « Vauban, disait-il, a converti les Ingénieurs civils en Officiers du Génie et les maçons en soldats. De même, l'infirmier doit être le soldat de la médecine et l'officier d'administration en être le comptable. De même que l'Ingénieur civil de Vauban, le Médecin doit devenir officier de fait et participer à toutes les prérogatives du commandement. »

Bien des années devaient s'écouler avant que ce vœu devienne, et en partie seulement, réalité.

Membre de la Commission chargée, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, de préparer une réorganisation du Service de Santé, Moizin y défendit les intérêts de la médecine militaire, même si Gama a prétendu le contraire. Mais l'injustice et l'animosité de Gama à l'égard du Conseil de Santé et de ses membres sont bien connues. Et Gama oubliait ou faisait semblant d'oublier qu'au sein de cette Commission de sept membres où l'Intendance était toute puissante, les représentants du Corps de Santé étaient minoritaires, puisqu'ils n'étaient que trois, Moizin, Bégin et le pharmacien Brault.

En tout cas, c'est Moizin qui présidait le Conseil, lorsque, dans sa séance du 9 janvier 1847, celui-ci, unanime, décida, sous l'énergique impulsion de Bégin, de ne faire aucune concession au Ministre de l'Instruction publique, Salvandy, qui exigeait le transfert de la mission d'enseignement des Hôpitaux militaires d'Instruction aux Facultés de Médecine.

Après la Révolution de 1848, la santé de Moizin, très ébranlée par les fatigues de ses campagnes et par la mort de son fils unique, l'incita à demander sa retraite. Mais les prières des membres du Conseil de Santé et de ses anciens élèves lui firent différer sa requête. Ce n'est qu'après la parution du décret du 3 mai 1848, qui donnait enfin au Service de Santé son autonomie, que, pensant avoir accompli tout son devoir, il se retira, le 14 août, dans son château du Bon Saint-Martin, près de Metz, où il devait mourir quatorze mois plus tard, le 10 octobre 1849.

Sa pension de retraite avait été liquidée à 3 600 francs.

Moizin a peu écrit, mais plus d'une publication a été inspirée par son enseignement. Il a contribué à vulgariser les grandes questions des épidémies en milieu militaire, des ravages de la tuberculose et des fièvres dites typhoïdes dans l'armée, de l'hygiène des casernements et de l'alimentation de la troupe

Je tiens à remercier ici le Directeur du Service historique de l'Armée, le Conservateur des Archives historiques du Val-de-Grace, le Directeur des Archives du département de l'Ain, ainsi que Mademoiselle Moureaux, archiviste de la Faculté, grâce auxquels j'ai pu apporter cette contribution à la connaissance d'un des vingt-quatre Internes de la première promotion de l'Internat des Hôpitaux de Paris.